

Lotte Inuk

Tuxi Minerva

(Chapitres 8 et 10 du roman, pas encore publié)

Traduit du danois par Catherine S. Nielsen

8.

« Viens chez moi », dit-elle alors que noyées dans l'obscurité de la place, nous entendons les lampadaires déjà éteints se balancer sur leur fil juste au-dessus de nos têtes et laisser s'échapper des plaintes et des grincements dans le vent froid ; nous entendons aussi non loin de là Alhambra et les autres chevaux s'agiter nerveusement dans une des voitures pour montrer à quel point ils sont heureux que leur reine soit de retour dans leur environnement direct : « Tu ne peux pas te promener dans la ville en pleine nuit, ce n'est pas comme chez toi ici. » Et elle ajoute : « Il pourrait y avoir des chiens, » car elle sait bien que j'ai peur des chiens sauvages, « ou pire encore ». « Viens chez moi », répète-t-elle, « dors à la maison cette nuit, dans mon bon vieux lit chaud. » Voyant mon expression perplexe et dubitative, elle prend alors sa voix de dompteur de chevaux ou celle qu'elle adoptera peut-être un jour à l'égard des enfants qu'elle aura avec son dresseur de chats sauvages : « Viens avec moi » insiste-t-elle, « Nous pouvons bien lui donner ce plaisir. Cela ne nous privera de rien », et elle le dit avec une telle conviction, une telle évidence et une telle simplicité que je comprends que ce serait monstrueux, inconcevable, que ce serait une trahison inqualifiable de décliner son invitation ; d'ailleurs, je ne pourrais jamais l'abandonner ma princesse, ça jamais. Nous entrons chez lui à pas de loup; le petit marche-pied en bois devant la caravane jaune or dont elle a les clés grince légèrement sous notre poids ; il se réveille comme une bête féroce dès que nous passons la porte, se redresse dans le grand lit nuptial et allume une lampe.

Lorsqu'il nous reconnaît, son visage s'illumine d'un large sourire, un sourire qui s'adresse à elle, un sourire spontané qui vient du fond de son être. Il est sûr que moi aussi je sourirais ainsi si elle était partie depuis plusieurs jours je ne sais où et si soudain en pleine nuit, alors que je dormais et me sentais très seule, elle revenait à moi.

« Tu m'en veux », chuchote-t-elle de sa plus douce voix tandis que d'un coup de pied elle retire ses vieilles petites chaussures laquées et s'agenouille au bout du lit ; glissant une main sous les couvertures pour lui caresser les jambes elle ne quitte pas des yeux son regard vert ; lui tourne furtivement la tête pour lorgner dans ma direction et comprendre ce qui se passe ; l'expression de son visage change alors de caractère et se transforme en doux bonheur aux joues rondes ; il s'amuse et prend un réel plaisir à ce petit jeu-là, secoue la tête affectueusement, trouve qu'elle est un sacré numéro, non pas que ça l'étonne mais quand même !

En voilà des façons ! Et sur ce il se penche vers elle et la presse contre lui ; désarmée, elle se fait légère et docile tandis qu'il commence à l'embrasser avidement ; je ne sais où me mettre quand soudain, levant les yeux par-dessus les épaules qu'il a déjà dénudées, il me regarde fixement et me fait signe de venir. Je vois bien qu'il est vraiment persuadé qu'il s'agit de quelque chose que lui et sa Veronica partagent tous les deux, avec moi, et les baisers de Vera ne lui donnent d'ailleurs aucune raison de douter qu'il en est ainsi. C'est moi qui suis bête de penser autrement, de croire qu'il s'agissait de quelque chose que nous partagions elle et moi, avec lui, et cela me serre le cœur, pour la première fois : C'est la première fois qu'elle me fait mal à ce point, mon petit pigeon qui plane au-dessus du dos des chevaux. Mon cœur est douloureux et mon âme est envahie par un flot de vieilles chansons provenant de tous ceux qui savent, connaissent, se souviennent et je les entends en moi prêtes à me consoler tandis que je retire mes vêtements un à un et me glisse, gauche et froide, dans le lit pour rejoindre les deux amants. Les draps sont déjà brûlants ; jamais je ne me suis sentie si nue, si dévêtue aux yeux de quelqu'un, ni à ses yeux à elle, ni aux yeux des autres, ni même aux yeux de Dieu, que ce soit le mien, le leur, ou celui de n'importe qui d'autre. Je m'allonge derrière elle et commence à caresser son dos lentement, et au bout de quelque temps, largement assez pour me sentir de trop, elle se retourne pour presser son corps chaud et mou contre le mien ; une forte pulsion traverse mon corps ; elle me prend dans ses bras et me caresse la nuque et les cheveux puis m'embrasse, ne cesse de m'embrasser ; sa

bouche paraît soudain très petite, elle a un autre goût que d'habitude, acide et vorace, ne lui ressemblant pas, mais son corps est bien celui que je connais et le mien s'ouvre immédiatement au sien, heureux de le reconnaître ; avec une tendresse languissante et réceptive, l'amour traverse mon corps pour aller vers elle ; elle reste là contre ma cuisse, toute mouillée, non suite à mes caresses, pas à elles seules tout du moins. Ah que mon cœur parte loin d'ici, s'enfuit pendant qu'il en est encore temps, car le voilà soudain derrière moi, le souffle rapide et haletant, humide contre mon oreille, comme empli d'une douleur inconnue ; sa poitrine caresse mon dos avec son étrange tapis de poils à la fois doux et piquants ; c'est la première fois que je sens la peau d'un adulte contre la mienne, la grosse main d'un homme contre mon sexe, il le caresse en éclaireur, impatient, satisfait de ce qu'il trouve, de ce que sa petite femme a savamment provoqué, et il me pénètre tandis qu'elle continue à m'embrasser et à se presser contre moi de toutes ses forces pour m'aider à oublier. Et il n'est pas grand, il est même petit pour le roi des lions, et contre toute logique, cela me fait plutôt plaisir de le savoir, même si ça ne me sert à rien, cela m'étonne voilà tout ; je réalise que je le connais aussi bien qu'elle à présent, et si elle ne pense qu'à s'amuser moi je me transforme en espion dans la maison, je filme tout ce que je vois, perçois les choses très distinctement, ressens tout aussi, et en ce moment précis, je veille surtout à cacher mon cœur loin dans les étoiles. C'est plus qu'on ne pourrait en dire d'elle. Je propulse le bas du dos vers lui pour lui faciliter la tâche, cela ne me fait pas mal, c'est même bien agréable, seule mon âme me fait souffrir cette nuit, tout le reste est depuis longtemps paralysé, muet ; je ne sens même plus ses caresses forcées contre ma peau en sueur, ni ses baisers vigilants et nerveux, ah mon pauvre petit pigeon, je peux partir loin dans les nuages si je le veux, mon chant intérieur s'ouvre sur une autre réalité, un jour il rencontrera une étoile. Mais elle ne se sent plus aussi bien qu'elle le voudrait, elle cesse de m'embrasser et je sais ce qu'elle pense : il est visiblement très satisfait de sa place là derrière moi, peut-être parce que je suis petite et intacte ou peut-être parce que je suis nouvelle pour lui, parce que cette histoire provoque peut-être quand même en lui des sentiments plus ambigus que ne pourrait le laisser croire son air d'animateur poli et calme, qui sait, en tout cas cela me le rend soudain nettement plus sympathique ; je me cambre pour l'accueillir selon son rythme à lui, sauvage ; tenant mes hanches bien serrées, il laisse s'échapper un souffle étouffé à chacune de ses pénétrations, se penche contre moi pour me donner un baiser

absorbant dans la nuque et glisse sa main devant pour saisir mon sexe. J'ai l'impression finalement que je me débrouille très bien, que je n'ai aucune honte à avoir envers lui, je suis contente d'avoir reçu ce message. Mission accomplie. Ouvrant les yeux pour envoyer un sourire complice à Vera, lui dire que tout va bien, je vois que ça ne l'intéresse pas le moins du monde, je lis sur son visage ce que je n'aurais jamais imaginé trouver en son âme, surtout chez elle, elle, si sûre et si forte, elle qui m'a si souvent lancé l'ordre de venir et qui n'a pas douté une seconde, j'imagine, que je viendrais encore et toujours. C'est de la jalousie que je devine dans son regard, de l'envie, le besoin exclusif de détenir et de posséder, cette vertu féminine si souvent célébrée, eh bien je la retrouve même chez elle !

Quelle déception ! Je l'avais sûrement considérée comme un surhomme ; je pensais que c'était pour cette raison que pas une seule fois à la maison elle ne m'interrogeait sur mes frères, mes cousins, ma langue, mon histoire ou mes chants, tout ce qui aurait pu mettre en péril sa place dans ma vie voire même à la longue nous séparer. Maintenant elle veut son homme pour elle toute seule, être la seule à occuper son miroir et elle lui dit quelque chose que je ne saisis pas tant je suis tourmentée ; je serais bien bête de ne pas essayer de tirer un peu parti de la situation ; dans mon innocence et ma naïveté infinies, j'avais même pensé que cela faisait partie du jeu, mais non, elle n'a pas confiance en moi ou bien serait-ce à cause de lui. Il me faut filmer tout et ne rien oublier, mon pauvre chaton adoré ; alors, vas-y, prends-le, tu peux l'avoir pour toi toute seule je te le jure ; je peux le jurer sans problème, je croyais que tu le savais, je t'ai tout donné et pensais que tu voulais bien de tout cela, que ça te permettait de me connaître, mais non. Allez, prends-le ; et le voilà qui se jette sur elle et jouit dès qu'il se retrouve au sein de cette chaleur intime et familière, grognant avec soulagement, comme s'il riait. Il en a bien profité et je me dis – comme ils sont différents de nous quand même – ; c'est bon à savoir, et je devais bien l'apprendre un jour ; on en apprend tous les jours, de manière très inattendue, parfois même bizarrement de cette manière-là - Elle ne partage pas sa jouissance ni sa délivrance, est apparemment satisfaite de sa propre prestation, de ce qu'elle a provoqué d'un seul petit pincement ; c'est elle qui en a été l'auteur, pas moi ni personne d'autre, et de sa place qu'il a aplatie elle m'envoie un regard franchement triomphant, moi qui ai le temps et le calme de fixer ce corps si beau et si bien proportionné ; à son expression je sais pertinemment que jamais depuis le

début elle ne m'a aimée comme je l'ai aimée. Il reste toujours quelque chose à apprendre.

Allongée là, je laisse Gustave passer un bras autour de mes épaules, celui qui n'entoure pas déjà sa femme à sa droite ; il me presse légèrement contre lui tandis qu'il marmonne quelques paroles flatteuses et secoue la tête le sourire aux lèvres, encore amusé. Vera allume une cigarette, son visage en feu est rayonnant et nous fumons en silence un petit moment ; ils sont gentils avec moi, ce n'est pas ça, Vera a retrouvé son calme et il va sans dire que Gustave profite bien de sa place entre deux femmes quasi-muettes avec qui il vient de faire l'amour.

« Dormons maintenant », s'écrie-t-il enfin avec satisfaction jetant son mégot dans le cendrier qui repose entre nous sur ses genoux: « Demain est un autre jour », et j'imagine qu'il se réjouit déjà de se réveiller demain matin entre nos corps chauds et impatients, ce qu'on ne peut certes lui reprocher.

« Vera », dis-je et c'est bien ; c'est un cadeau du ciel et des créateurs des chants qui m'habitent, surtout ceux du passé le plus lointain de ma lignée. Je les remercie de mon particularisme, de mon inaccessibilité auxquels je peux perpétuellement avoir recours, comme si de rien n'était, comme par une évidence : « Je vais dormir dehors, je ne supporterai pas de passer une nuit ici, tu sais bien qu'il me faut dormir à la belle étoile. »

Vera hoche la tête frénétiquement, mais oui elle le sait bien, et elle me laisse partir. Cette fois-ci elle ne me met pas en garde contre les chiens sauvages ou ce qui est pire encore, elle ricane dans mon dos et chuchote à son mari quelque chose que je ne comprends pas mais que je n'ai aucun mal à deviner au moment où je les quitte.

Ce n'est que dehors sous les étoiles que je sens à nouveau mon cœur ; le chagrin vient à moi comme un vieil ami et je m'autorise à pleurer, ici à deux pas de l'emplacement du cirque bleu où sous mes yeux, ma sœur, le fleuve, remonte son cours lentement - un bon endroit pour camper. Je descends tout en bas vers la rive bourbeuse évitant les bouteilles en plastique écrasées, les boîtes de conserve rouillées, les déchets, la saleté et la mauvaise herbe. Plongeant mon regard dans le fleuve, je partage mes larmes avec lui, lui demande conseil et m'interroge : Pourquoi ? Elle ne me veut pas. C'était un leurre ou bien un jeu tout simplement. Elle veut un corps dur et étranger et peut-être ça

surtout, ce qui la pénètre, la remplit et la scinde en deux, en elle-même et en l'autre, l'Autre. Irrémédiablement et pour toujours. Elle veut même ce qui en a rapidement assez d'elle et qui rassasié, indolent et sans prétentions lui tourne ensuite le dos pour dire : 'Il vaut mieux dormir maintenant, demain est un autre jour'. Voilà ce qu'elle veut et qu'une vraie femme veut, toujours, irrémédiablement, tzigane ou non, où qu'elle se trouve, et pourquoi pas moi alors ? Pourquoi est-ce que je la veux toujours, envers et contre tout, irrémédiablement. Pourquoi ? Mais pourquoi donc toute cette douceur, cette faiblesse, cette trahison, toute cette fausse gentillesse, cette ivresse, cette langue et cette odeur exaltante ? Pourquoi ? Pourquoi donc ?

Moro Luca sort de l'obscurité, aussi discrètement qu'un indien, noir comme une ombre. Sans mot dire il me tend une bouteille d'eau de vie qu'il vient d'ouvrir et me donne une petite bise irréprochable, comme s'il était mon frère ou l'un des hommes ou des fils de ma tante ; il m'étreint un moment et me tapote le dos : « Allez, allez » murmure-t-il tout bas comme on le ferait à un cheval nerveux. Puis il m'indique des pierres confortables qui se cachent là dans les roseaux ; c'est apparemment un endroit qu'il a l'habitude de fréquenter. Il s'assoit sur l'une d'elles et m'invite à faire de même tout en me montrant que cela fait du bien de s'asseoir ainsi sur une pierre au bord du fleuve lorsqu'on est dans mon état ; il se roule un joint et me laisse fumer jusqu'à ce que mes larmes s'arrêtent de couler, jusqu'à ce que je me sente vide et calme à l'intérieur de moi-même. Je lui dis : « Je suis si triste » et il répond : « On savait bien qu'elle te ferait ce coup là ». Que c'est agréable d'entendre ma propre langue justement maintenant ! Secouant la tête il crache par terre comme pour faire fuir les esprits qui n'apprécieraient guère notre conversation et qui sans aucun doute hantent ce lieu en ce moment précis.

« Mais je l'aime encore », et même cela ne semble ni l'étonner ni le surprendre : « C'est comme ça », dit-il ne cessant de secouer la tête ; plongeant son regard dans le fleuve sombre, il fume et se remémore sans doute ses chagrins d'amour perdus.

Encore dans ses pensées il me tend le tout dernier reste de sa fine cigarette; cela me paraît bizarre de laisser un des miens me regarder fumer, chez nous ce ne sont que les hommes et les très vieilles femmes qui en ont le droit mais Moro Luca fait semblant de rien, il connaît assez bien le monde j'imagine, et il en a vu d'autres.

Après avoir fini de fumer nous attaquons l'eau de vie ; il me brûle l'estomac comme des langues de feu et apaise mon âme, me fait énormément de bien –

« Je devrais peut-être partir », dis-je lorsque la bouteille est vidée aux deux-tiers, c'est d'ailleurs allé très vite car nous avons bu de grandes gorgées à tour de rôles sans parler, attendant sûrement l'un et l'autre quelque chose d'important à dire ou espérant que l'alcool nous donne courage : « C'est peut-être une solution », dit le vieil homme d'un rot affirmatif comme pour souligner encore son approbation. « Il n'y a pratiquement pas d'autre solution », ajoute-t-il peu après, clairement ragaillardi par cette idée.

« Mon frère Manuel est déjà parti », dis-je. Cela fait pourtant un bon bout de temps que je n'ai plus repensé à cette histoire. « Une fille de Kalderash lui a brisé le cœur d'une manière terrible ; il a alors quitté la Villa et est parti voyager à travers le monde sans dire au revoir à personne, à part moi." Cela doit faire trois années scolaires environ et nous ne l'avons pas revu depuis ; nous n'avons pas parlé de lui ni évoqué de souvenirs où il était présent, nous n'avons même pas prononcé son nom comme nous en avons l'habitude chez nous mais cela je ne le raconte pas à Moro Luca, je n'ai pas besoin de le lui dire.

« Que Dieu soit avec ton frère Manuel » s'exclame-t-il simplement, et il continue de hocher la tête et de chanter doucement comme si à ce moment-là des douzaines de frères, de fils et de parents éloignés ayant fui ou disparu grouillaient dans sa tête. « Espérons qu'il rencontre en chemin des tziganes heureux » ; je le lorgne un peu car je reconnais là une vieille expression qu'à l'époque les compagnons de voyage de mon père aimaient employer comme salut.

Je reconnais aussi un des airs qu'il se met à chanter, il fait partie d'un chant que j'aime beaucoup et nous l'entonnons doucement tous les deux quelque temps tout en regardant l'eau du fleuve couler devant nous et charrier des objets particulièrement bizarres jusqu'ici, si près de la ville, des objets de toutes sortes, usés, oubliés, jetés qui dans le noir, passant à nos pieds en silence et sans but, prennent des formes et des contours mystiques et méconnaissables.

Après un autre de ces moments-là, Moro Luca se relève non sans difficulté et me donne une tape sur l'épaule pour me dire que je n'ai qu'à rester assise ; il est vraiment ivre et chancelant à présent, et murmurant à haute voix trébuche à travers le buisson derrière nous pour gagner l'aire de jeux où un chien ne le reconnaît pas d'emblée à cause de son odeur d'alcool et de fumée et se met donc à japper jusqu'au moment où le braillard cède à une pierre, un coup de pied ou une injure. Je l'entends qui ouvre la porte de sa roulotte

et y fait un sacré raffut avant de revenir enfin vers moi avec à la main un document rouge plastifié qu'il me remet sans mot dire tout en me tapotant de nouveau l'épaule, avec complicité et une sorte de camaraderie : C'est un passeport, je ne sais pas d'où il provient ni quelle fille figure sur la photo, elle ne me ressemble pas vraiment, mais si on la regarde rapidement, et si on est tzigane, cela passe sûrement ; son prénom c'est Sarah, elle a de longs cheveux bouclés comme je pourrais peut-être en avoir si je laissais pousser un peu mes mèches hirsutes, elle a quelques années de plus que moi je crois, peut-être l'âge de Vera, et cela me convient très bien ; je n'ai pas besoin de la regarder bien longtemps, glisse le passeport dans la poche et remercie mille fois Moro Luca, lui donne une longue bise qui nous fait tous deux pleurer pour des raisons différentes – peut-être aussi à cause de l'eau de vie, - et je me demande si à l'époque, alors qu'il voyageait librement, il a un peu connu mon père, le grand Djami, le dresseur d'ours très célèbre, fils du Millionnaire ? Est-ce que leurs routes se sont croisées un jour, est-ce qu'il s'en souvient, y pense maintenant ; je lui dis au revoir, il me souhaite bonne chance et prenant un air sérieux me rappelle que ce n'est pas conseillé de vadrouiller trop longtemps tout seul. Je m'en vais, le quitte dans le matin froid et humide.

(...)

10

Je pense à Vera, c'est sûr, je ne cesse de penser à elle et pas au moment où j'aurais envie de le faire ; il arrivait, lorsque nous faisons l'amour, Vera et moi - peut-être parce qu'elle ne supportait pas mon regard à ces moments-là, je sais qu'il devait brûler de tout mon amour pour elle, je sais qu'il brûle souvent les gens, n'importe lesquels, toutes sortes de gens, lorsque je me promène comme ça à travers le monde et regarde celui-ci ou ceux-là, alors qu'est-ce que ça devait être pour elle - en tout cas, lorsqu'elle ne supportait plus ce feu incandescent dans ses yeux, ou un peu partout sur son corps en feu – et comment pourrais-je le lui reprocher – car mes flammes l'auraient volontiers enveloppées, si elles l'avaient pu, afin de la faire disparaître avec elles et en moi, pour que nous ne fassions qu'un, pour qu'elle m'appartienne, à moi seule, pour toujours, ou tout du moins en cette vie - il arrivait qu'elle place sa main sur mes yeux, une main

formant un bandage apaisant contre mon front ; une main sur mes yeux et l'autre contre mon sein, mon cœur, comme pour le couvrir lui aussi ou peut-être pour me repousser, lentement mais sûrement. Ou bien encore pour formuler un vœu, tout comme moi enfant je me laissais impressionner par les récits de voyageurs qui racontaient qu'on voyait les hommes les plus grands et les plus forts de mon peuple le faire dans la crypte au-dessous de l'église sur tous les lieux de pèlerinage importants de ces éternels voyageurs, là-bas sur la côte lointaine où les trois Saintes Maries, un jour, il y a de ça très longtemps, débarquèrent pour sacrer Sarah la Noire reine des tziganes, alors qu'elle se trouvait pieds nus sur le bord de la plage et les voyait arriver de Palestine en bateau. On raconte que son regard aussi brûlait comme du feu, comme du charbon noir, comme des milliers de secrets dévoilés, comme des cris et des chants dans la nuit profonde, la longue et profonde nuit de mon peuple ; et du coin de la crypte franchement surchauffée par les innombrables cierges gras et vacillants, elle ne cesse de vous fixer, elle vous fixe comme une interrogation, une promesse, une étreinte, et elle est si forte, si belle et si provocante dans sa robe bleu ciel que tous ces puissants hommes venus de si loin, des quatre coins du monde, seulement pour la voir, pour se planter devant elle une minute ou deux, doivent baisser les yeux, étouffer un rare sanglot, révéler tout ce qu'ils savent et qu'ils n'ont le droit de dévoiler à aucun être vivant ; ils placent sur les yeux de Sarah la Noire leur large main tannée - les mains que je regardais enfant me faisaient déjà frémir de plaisir - et posent l'autre main sur son cœur, cœur que l'on devrait entendre battre sous la robe d'un bleu étincelant ; ils implorèrent son pardon et font une rapide prière pour ceux qui n'ont pu venir ce jour-là, puis ils émettent un vœu, un vœu qui leur est propre, un vœu entre elle et eux, un vœu que jamais, absolument jamais elle ne pourra refuser d'exaucer, ça ils en ont la plus profonde conviction. Ils ne savent rien d'autre, ils savent seulement que Sarah les aime, et on dit que c'est pour cette raison qu'ils ont l'air heureux, ces grands hommes, lorsque clignant des yeux, ils ressortent dans la lumière aveuglante du mois de mai, quittant la sombre église moyenâgeuse et ressentant son regard chaleureux dans la main, son baiser frais, le baiser d'une mère, le baiser d'un ange sur leurs joues balafrées, fraîchement rasées, eux qui prétendent ne pas avoir d'anges, ni dans ce monde ni dans un autre –

Peut-être était-ce au fond ce que je représentais pour elle : une statue de sainte devant laquelle faire un vœu, un monument muet commémorant les forces mythiques de la

nuit, celles qui accordent tout ce que l'on peut souhaiter dans une vie terrestre : l'équilibre sur le dos d'un cheval, le pouvoir sur les lions, le respect des gens, l'amour fidèle et dévoué d'un conjoint de mauvaise vie – à condition bien sûr qu'on les fréquente réellement ces forces, qu'on ose les approcher, descendre jusque dans la crypte où sont renvoyés ceux qui ne sont pas canonisés, et où aucun blanc doté de tous ses sens n'a mis les pieds.

Peut-être qu'elle trempait ses doigts dans mon sexe humide pour ensuite se signer le front, afin de se savoir protégée : protégée par mon amour et évidemment aussi de celui-ci, protégée par le doux bruissement de ma grande aile noire, ah Vera – mon éternel amour. Reconnaître qu'il en est ainsi ne changerait rien pour moi, même cette vérité ne remettrait rien en cause, tu le sais bien, et c'est peut-être là qu'il y a magie, force surnaturelle – Alors laisse-moi devenir ton église, ta crypte, ta croix, ta crèche ; ton offrande à des dieux dont je ne pourrais jamais moi-même mentionner le nom sans tomber en poussière, sans immédiatement être réduite en cendres et disparaître à tous les vents.